

## Et mourir de dire : La honte. Le nouveau livre de Boris Cyrulnik.

**Les psychanalystes se montrent plus réservés face à ce concurrent qui vient marcher sur leurs plates-bandes. Certains voient en la résilience la négation de l'inconscient.** Par Anne Jouan, *lefigaro.fr* le 23/09/2010

**D**ÉCRYPTAGE - Psychiatre, neurologue, éthologue, il a popularisé la notion de «résilience» et enchaîne depuis quinze ans les succès de librairie.

Son nouveau livre, *Et mourir de dire : La honte*, est sorti il y a à peine quinze jours et il s'est déjà vendu à plus de 75.000 exemplaires. Comme d'habitude depuis quinze ans, pourrait-on dire. Voix grave, lente et rassurante, Boris Cyrulnik a écoulé plus de 1,5 million d'exemplaires de ses différents ouvrages, éditions de poche comprises. Ils ont été traduits dans une bonne quinzaine de langues: le coréen, le serbe, le roumain, le suédois, l'allemand... Ils remportent le même succès aux États-Unis, en Grande-Bretagne ou dans les pays arabes.

Auteur de best-sellers, Boris Cyrulnik est à la fois neurologue, éthologue, psychanalyste et psychiatre, ce qui constitue, selon Xavier Laqueille, psychiatre à Sainte-Anne (Paris), «un cocktail assez riche». Et qui peut expliquer l'engouement des lecteurs. «Son approche éthologique est très originale et intéresse un large public», remarque Jean-Pierre Changeux, neurobiologiste, auteur du classique *L'Homme neuronal*.

Avec plus de 500.000 d'exemplaires, *Les Vilains Petits Canards*, paru en 2001, reste son plus grand succès. C'est ce livre qui a révélé au grand public la notion de «résilience», véritable marque de fabrique de Boris Cyrulnik. La résilience, telle qu'il la définit, est la capacité de l'être humain à rebondir après un événement traumatisant. D'une certaine manière, il en est un exemple parlant. Enfant, en 1943, il a réussi à échapper à une rafle en se cachant dans les toilettes de la synagogue de Bordeaux. Ses parents mourront en déportation.

Le concept de résilience a en fait été forgé aux États-Unis juste après la Seconde Guerre mondiale, en pleine vogue des thérapies comportementalistes. Françoise Dolto l'avait aussi théorisé. Boris Cyrulnik, lui, a su populariser un mot emprunté à une science dure, la physique. Il désigne la capacité d'un matériau à résister aux chocs.

### Le style et la méthode

Boris Cyrulnik affirme qu'il était sûr de son coup. «J'étais convaincu que mes idées plairaient mais je suis surpris par l'ampleur du succès, confie-t-il. À la fin des années 1960, l'encyclopédie médico-chirurgicale une référence dans mon milieu m'avait déjà demandé un article sur l'éthologie, de même que *l'Encéphale* (revue de psychiatrie clinique biologique et thérapeutique, NDLR).»

Il attribue aussi sa réussite en librairies à son « style » et sa « méthode », un savant mélange de descriptions de cas et de métaphores accessibles à tous. «Peu d'auteurs, dit-il, arrivent à associer ces deux genres que sont la charpente clinique et l'illustration littéraire.» «Il parle de chacun d'entre nous, analyse Odile Jacob, son éditrice. Il le fait avec un talent de plume exceptionnel allié à une grande capacité conceptuelle.»

«Dans une société qui fragilise les individus, analyse le sociologue Jean-Claude Kauffman, ces derniers, pour dépasser leurs problèmes, préfèrent des lectures qui ne leur prennent pas la tête aux propos universitaires froids et analytiques.»

Les psychanalystes se montrent plus réservés face à ce concurrent qui vient marcher sur leurs plates-bandes. Certains voient en la résilience la négation de l'inconscient. «Cette notion est sympathique, juge Guy Sapiel, psychiatre et psychanalyste. Mais d'où vient-elle? Du Saint-Esprit? De la grâce? Certes, certains d'entre nous disposent d'une forte capacité à rebondir après s'être retrouvés dans des conditions très difficiles. Mais, théoriquement, ce concept n'est pas étayé.»

En tout cas, les lecteurs de Boris Cyrulnik y trouvent leur compte et en redemandent. Il reçoit, dit-il, plus de 30 lettres par jour. «Au début, je répondais maintenant, c'est impossible. Les gens me disent que je parle d'eux dans mes livres. C'est à la fois vrai et faux, je parle en fait de la condition humaine.» L'allusion à Malraux n'est pas anodine chez un homme qui se rêve écrivain: «J'ai quand même eu le Renaudot !», rappelle-t-il. C'était en 2008 pour son essai *Autobiographie d'un épouvantail*. Son autre point fort est de n'être en opposition avec aucune école de pensée. «Il n'est fâché avec personne, résume Guy Sapiel. Du coup, le patient non plus car il n'a pas à prendre parti.»

Enfin, son idée de génie, a été de sous-entendre que s'il a pu surmonter le drame de son enfance, ses lecteurs peuvent eux aussi se remettre d'un choc. «Son discours est très déculpabilisant donc revigorant, explique Guy Sapiel. C'est une bonne tape sur l'épaule. Mais la résilience n'est pas donnée à tout le monde.»